

Dmitri Lipskerov

L'Outil et les Papillons



Traduit du russe par
Raphaëlle Pache

Agullo

© Dmitry Lipskerov, 2016
Ouvrage initialement paru sous le titre :
O nyom i o babochkakh
Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

© Agullo Éditions, 2019, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
de l'Institut de la Traduction en Russie



ИНСТИТУТ ПЕРЕВОДА

AD VERBUM

1

Arséni Andréiévitich Iratov dormait.

Il n'avait aucun mal à s'endormir le soir. Non que son système nerveux soit demeuré intact en dépit de ses cinquante ans et des brouettes, mais en raison d'une thérapie correctement choisie à un moment donné. Cela faisait vingt-cinq années que, trois minutes avant de se coucher, il avalait deux cachets de quelque molécule et il sombrait aussitôt, allongé sur le flanc, les jambes repliées vers le ventre.

Parfois, il était visité par de beaux rêves lumineux; parfois, ses rêves se développaient autour d'un thème du quotidien, auquel s'ajoutait une atmosphère angoissante. Au demeurant, la plupart du temps, il ne rêvait pas du tout.

Un jour, Arséni Andréiévitich en vint à douter du bien-fondé d'une prise de médicaments aussi prolongée et s'en alla consulter un neurologue de sa connaissance, qui lui cria presque dessus, reprochant à Iratov d'être un drogué fini. Pourquoi avait-il autant tardé à informer son camarade de l'affection dont il était victime, des spécialistes auraient pu l'aider, alors que maintenant... Prenez-vous-en à vous-même si vous êtes anxieux et sujet aux cauchemars! Parvenu au terme de ses vociférations indignées, le neurologue l'informa qu'il existait un moyen de corriger son problème. Supprimant les anciens

comprimés, il les remplaça par un antidépresseur aussi à la mode qu'onéreux.

Arséni Andréiévitich se plia à son avis et renonça à prendre de « quasi-narcotiques » pour se mettre à avaler de nouvelles pilules hors de prix.

Au bout d'une semaine, le patient se sentit mal et en fit part à son camarade, celui-là même qui lui avait prescrit les fameuses pilules.

— Vous subissez le contrecoup tout ce qu'il y a de normal de votre sevrage ! l'informa le neurologue. Prenez votre mal en patience.

Iratov éprouvait des douleurs dans les os, n'arrivait plus du tout à dormir, et il était tenaillé en permanence d'un désir inhabituel de s'alimenter, en grande quantité, les mains tremblantes d'impatience. Des cernes noircirent le dessous de ses yeux et Arséni Andréiévitich en vint presque à ressembler à un vieillard, ce qui préoccupait sa petite Véra, la jeune trentenaire avec laquelle il vivait certes en concubinage, mais dans la plus parfaite harmonie, en âmes sœurs, comme on dit... Véra habitait un étage au-dessus d'Arséni Andréiévitich, qui l'avait installée là au motif qu'il avait un besoin vital de solitude et de calme et qu'il était incapable de dormir dans le même lit qu'une femme. La belle Véra ne manifesta presque aucune résistance devant les particularités organiques de son ami : elle occupait paisiblement l'appartement qui lui était alloué, dans un immeuble de standing et une rue des plus plaisantes.

Le couple se retrouvait souvent pour déjeuner dans de petits restaurants chics, fréquentait les expositions et partageait une vie sexuelle régulière et néanmoins passionnée, continuant à s'embrasser avidement sur les lèvres, malgré les dix ans qui s'étaient écoulés depuis le début de leur relation.

Véra aimait Iratov avec la force et la profondeur de sentiments dont est capable une femme russe bien élevée, à la sensibilité exacerbée et prête à renoncer à tout sans poser

la moindre condition. Arséni Andréiévitich, qui répondait en tous points aux sentiments puissants de sa compagne, n'avait rien d'un égoïste. Au contraire, sa compréhension et son admiration du beau le dotaient d'une grande bonté d'âme, et il ne fermait pas sa bourse à la femme aimée. Ses deux appartements étaient déclarés au nom de Véra, de même qu'elle possédait leur automobile de luxe, une mallette de bijoux impressionnante, elle recevait une somme mensuelle conséquente pour ses dépenses personnelles, mais surtout elle était destinataire, dans le testament d'Iratov, de largesses égales à celle de la Volga, alors même que son concubin n'avait que l'embarras du choix pour partager son imposante fortune.

Cependant, les effets consécutifs à l'arrêt de l'ancien médicament refusaient de disparaître, se prolongeant depuis plus de deux mois déjà, et sa tension, jusque-là stable, faisait des bonds, tel un kangourou à travers le bush. Quant à ses selles, elles laissaient fort à désirer. Mais le plus désagréable de tout, c'étaient des épisodes de déjà-vu ; ni rares ni brefs, comme chez les gens normaux chez qui ils provoquaient un étonnement joyeux, ils se prolongeaient en heures pénibles dont l'hyperréalisme emportait la conscience d'Iratov dans le passé, l'obligeant à revivre les époques enfuies jusqu'au supplice, même s'il aurait été difficile de comparer son existence avec celle des martyrs bibliques : elle était tout ce qu'il y avait d'humain, avec ses envols et ses chutes. Iratov savait parfaitement que l'enfer, c'est la honte et non une poêle pleine d'huile grésillante, une honte élevée au rang d'absolu. Brûler en enfer, c'est se consumer de honte. Devant toi défileront les centaines d'individus à qui tu as causé du tort au cours de ton existence, peut-être même sans en avoir conscience, mais ta honte portée au milluple deviendra presque éternelle. Eh bien, dans cet état de déjà-vu, Iratov brûlait du feu de la honte. Peut-être était-ce nécessaire à quelqu'un ?

Étant un être de volonté, Arséni Andréiévitich s'astreignit bon gré mal gré à reprendre ses promenades quotidiennes. Il déambulait en général dans les ruelles de l'Arbat et, jusqu'au début de sa maladie, il s'extasiait inlassablement sur l'ancienne architecture moscovite. Il comprenait la beauté et répondait à ses manifestations en connaisseur reconnaissant... À présent, il allait en clopinant, s'appuyant sur une canne élégante au pommeau d'ébonite, sans prêter attention aux moulures de l'Arbat, aux dentelles des hôtels particuliers ou aux chefs-d'œuvre du XIX^e siècle. Iratov évoquait un paysan mal dégrossi, planté en sandales de tulle sur la soie d'un tapis persan, sans se douter de sa balourdise. Tel était l'état dans lequel il se trouvait.

Il fut bientôt assailli de crises d'angoisse. Cahin-caha, il s'écartait de chaque passant croisé, car il lui apparaissait un peu comme une excroissance sur la face d'un monde trop coloré, contenant trop de plastique et, pour cette raison, dangereux. Le cerveau d'Arséni Andréiévitich concevait que les images sinistres lui montrant une rue banale pleine de monstres automobiles et de passants surgis des films fantastiques n'étaient rien d'autre qu'un jeu de sa raison exténuée par une insomnie prolongée... Il parvenait à venir à bout de son itinéraire habituel, au terme duquel, malgré l'hiver, il était complètement trempé de sueur, y nageant presque.

Chez lui, les choses étaient plus faciles. Il n'avait peur de rien, parlait au téléphone avec son assurance coutumière, mais son regard de chien battu tourmentait sa Véra, laquelle, naturellement, ne quittait presque jamais Iratov en ces heures imprévues. Elle cuisinait elle-même, en grande quantité. Arséni Andréiévitich demandait du plov¹ avec de gros morceaux de viande, de grandes

1 Plat originaire d'Asie centrale, à base de riz sauté auquel on mélange de la viande, du poisson, des légumes, des fruits secs... (N.d.T.)

casserolés de pâtes et un dessert que Véra commandait au café Pouchkine.

Tout le temps cauchemardesque que durèrent ces humaines souffrances, les cachets qu'Iratov avait pris pendant vingt-cinq ans reposaient, abandonnés, dans le tiroir de son bureau. Son subconscient ne cessait de lui rappeler qu'il lui suffirait d'en avaler un pour voir la situation se normaliser dans l'heure qui suivrait. Mais sa volonté – cette valeur fondamentale, distinction de tout homme véritable –, sa volonté était si forte et si solide qu'elle ne vacilla pas un instant. Ainsi devait-il en aller, se répétait Arséni Andréiévitich. Il y a la quiétude et la rançon de la quiétude. Et la volonté d'accepter cette rançon !

Mais qu'elle était lourde ! Au cours de ses nuits sans sommeil, son cerveau cherchait les raisons d'une vengeance aussi implacable et, hélas, il en trouvait à profusion.

À un moment donné, Arséni Andréiévitich comprit qu'il risquait de mourir sous peu. Cette pensée ne l'effrayait pas, mais elle le dérangeait sur un point : la perte de Véra, dont il ne s'était pas lassé et qu'il n'avait pas fini d'aimer. Son verre de vin précieux n'était bu qu'au quart et sa dégustation par gorgées minuscules, comme s'il s'agissait d'un élixir rarissime, afin de parvenir à l'équilibre de l'âme et du corps, serait perdue. Iratov se moquait bien de n'avoir pas épuisé ses richesses, conscient que l'existence humaine n'était jamais qu'un bref passage entre un point et un autre, tandis qu'un amour désintéressé rehaussait l'homme aux yeux de Dieu. À l'étape où il en était, des châteaux aussi splendides qu'indestructibles étaient déjà construits pour son âme immortelle, sur des fondations éternelles... Ou bien il y aurait d'abord la honte... Mais la honte, même si ça devait lui prendre des millénaires, finirait par disparaître.

— Je t'aime ! disait Véra en caressant les cheveux d'Iratov, noirs comme les ailes des corbeaux, où bouclait une mèche blanche qui évoquait l'hiver. Je t'aime !

Elle caressait cette chevelure qui lui tombait jusqu'aux épaules et embrassait les beaux traits démoniaques de son visage, sans se presser, l'effleurant de sa bouche à intervalles presque réguliers. Tempe, joue, pommette, puis elle approchait ses lèvres sensuelles du cou d'Iratov.

Dans ces instants-là, Arséni Andréievitch avait l'impression d'être presque guéri, il parvenait même brièvement à jouir, jusqu'au moment où il réalisait que ses yeux ruisselaient de larmes. C'était... Beurk!! C'était indigne de la colonne de pierre, du granit dont il était constitué des pieds à la tête. Les rocs ignorent les larmes. Il repoussait Véra et lui intimait avec autorité de s'en aller.

Désireux d'élucider lui-même le mystère de ce qui lui arrivait, Iratov passait des heures à surfer sur Internet, compulsant, grâce à sa connaissance parfaite de l'anglais, des sites médicaux européens animés par des professionnels, en quête d'articles qui traiteraient de ses problèmes. Il étudia la protéine G, les processus chimiques à l'œuvre dans ses troubles, les moyens de bloquer l'adrénaline, mais, à mesure qu'il se perfectionnait en terminologie médicale, il se rendait compte qu'il n'existait tout simplement pas de thérapie unique pour traiter ces états. Ce fut pour lui une révélation d'apprendre qu'une foule de grands hommes avaient vécu presque reclus chez eux, tourmentés des décennies durant par des crises d'angoisse, mourant dans la solitude. Aussi était-il vraisemblable que lui, qui était écrasé de peurs, soit voué à finir de même entre les quatre murs de sa chambre, privé de vie véritable.

Iratov conversait avec Véra :

— Je ne veux pas que tu gâches ta vie à t'occuper de ma folie!

— Tu n'es pas fou...

— N'empêche, je suis invalide.

— Je suis ta femme.

— Non, nous ne sommes pas mariés ni entravés par des serments.

— Iratov, ne vous comportez pas en saligaud !

— Tu as encore la vie devant toi, répliquait-il en tendant ses belles mains aux longs doigts vers le visage de Véra dont il caressait la joue. Tu auras tout, crois-moi.

Elle cessa de résister et refusa de se laisser entraîner dans de telles discussions. Elle se réfugiait à l'étage supérieur où, versant des larmes, elle réfléchissait au moyen d'aider son bien-aimé. Alors elle préparait du plov...

Selon toute probabilité, Iratov, récemment encore vigoureux, bel homme en vue dans la bonne société, aurait dû s'étioler, telle une fleur altièrre, entraînant sans le vouloir Véra dans sa consommation, mais par l'une de ces tristes journées, il reçut un coup de fil d'Israël de la part d'un partenaire dans une affaire presque moribonde de revente de saphirs.

Ayant écouté quelques secondes le récit de la tragique affection qui frappait Iratov, son associé se borna à répliquer quelques phrases :

— Vous savez que je suis médecin de formation, n'est-ce pas ?

— Rhumatologue, il me semble, se souvint Arséni Andréievitch.

— Peu importe la spécialisation, en l'occurrence. Croyez-moi, mon cher : c'est un véritable bonheur pour un homme que de trouver le médicament qui lui convient. Entendez-moi bien : un véritable bonheur !! La plupart des gens ne le trouvent jamais, ce médicament. Or, Dieu vous a indiqué le vôtre ! Alléluia !

— Mais mon neurologue m'a dit...

— Le monde est plein d'imbéciles et de mauvais médecins. Débarrassez-vous des charlatans et ne confondez pas idiotie et force de volonté, car la première peut causer votre perte. Quand vous aurez repris vos esprits, nous parlerons affaires. J'ai un saphir...

Iratov cessa d'écouter son partenaire israélien. Un violent éclair lui zébra soudain le cerveau, puis une averse

s'y déclencha et le lui noya dans un déluge universel, révélant la pensée rigoureuse tapie sous la pelure des errements et des recherches infructueuses. Arséni Andréiévititch se rua vers son bureau, tira sur la poignée du tiroir qu'il ouvrit enfin. Dès qu'il eut mis la main sur ses anciens comprimés, il en prit deux dans une plaquette et se les jeta dans la bouche.

Pour la première fois en trois mois, il dormit d'un sommeil paisible et profond, pour se réveiller le lendemain matin absolument frais et dispos, l'esprit serein et le corps plein de sa force de jadis. Une joie incroyable s'était emparée de tout son être. Ainsi se sent un homme grièvement malade, que sa terrible affection a porté au seuil de la mort et qui guérit soudain, pour se voir attribuer, au lieu des semaines promises, plusieurs décennies de vie. Les sensations qui en découlèrent s'apparentèrent à des perceptions enfantines, quoi qu'il regarde : qu'il s'agisse d'une feuille sur un arbre, d'un nuage, d'un rayon de soleil des plus banals ou de broutilles insignifiantes, c'étaient pour lui des découvertes d'importance mondiale, à cette différence près qu'un homme ne doit pas les utiliser pour faire le bonheur de l'humanité. Ce bonheur n'existe qu'à ton unique attention, il t'appartient en propre !

Iratov souriait au ciel, lui chuchotant des paroles de reconnaissance, puis il cria à pleins poumons, telle une baleine claironnant au monde qu'elle est la plus grosse sur terre, la plus puissante, avant de propulser en un jaillissement de charité et de générosité son appétit de partager cette énergie nouvelle et si vigoureuse.

— Je vais vivre ! Vivre !!!

À la suite de quoi, il se rase en prenant son temps, reniflant l'odeur de la mousse, de la lotion d'après-rasage qui lui picotait la peau. Il se lava la tête et coiffa avec le plus grand soin sa chevelure aussi noire que la peinture des pots de la marque allemande Hammerite, avec leurs reflets brillants. Il s'observa dans le miroir, légèrement chagriné

par l'embonpoint apparu pendant sa maladie, mais il savait qu'il ne lui faudrait pas plus de deux semaines pour se débarrasser de cet excès de chair, à l'aide du tennis et de la natation.

Il eut envie de manger : pour la première fois depuis longtemps, son corps ne frémit pas d'impatience à la pensée de la nourriture copieuse qu'il allait ingérer. Iratov enfila un jean troué de jeune homme, un T-shirt qui vous jetait au visage son slogan : « *I love KGB* », enfila ses pieds nus dans des baskets et grimpa quatre à quatre jusqu'à l'étage de Véra.

Après l'habituelle omelette, une biscotte et un café, il fit longuement et tendrement l'amour à une Véra tout heureuse.

— Mon démon ! chuchotait-elle. Tu es revenu...

Ils ne firent qu'un jusqu'à midi, puis, ivres de bonheur quoique légèrement fatigués, ils se détachèrent, une fois revenus à eux, puis élaborèrent des projets d'avenir. Théâtres, expositions, voyages dans des pays lointains, sport... Ils bâtirent assez de plans pour deux vies, mais commencèrent par convenir de déjeuner dans un petit restaurant géorgien, non loin du Vieil Arbat.

Il regagna son appartement, passa dans son bureau avec la sensation d'être David ayant triomphé de son Goliath intérieur. Ses pensées prirent une tournure résolument constructive, aussi composa-t-il le numéro de téléphone d'un cabinet de courtage situé en Suisse, dont il était client. S'étant informé des cours boursiers, qui avaient changé durant son absence, il prit quelques dispositions pour vendre dans le secteur énergétique et acquérir des obligations européennes. Il posa en outre des options sur des paires de devises émises par des pays émergents.

Entre deux coups de fil liés à ses affaires, il reçut la visite de Véra venue lui demander :

— Qu'est-ce que je fais du plov ? J'en ai tout un...

— Donne tout à la concierge! Dorénavant, on ne mange plus que de la nourriture saine.

Ayant appelé son associé israélien *via* Skype, il voulut avoir des informations concernant le saphir.

— Tu es redevenu toi-même? ricana son interlocuteur.

— Merci, Robert!

— De rien! J'ai bien plus besoin de toi que toi de moi!

— N'empêche, je suis ton débiteur.

— Alors voilà: j'ai un saphir aux caractéristiques exceptionnelles. Si tu avais vu sa couleur, *mamma mia!* Je sais que tu ne t'occupes plus de pierres...

— Il pèse combien?

— Vingt-huit carats.

— Ben dis donc...

Le commerce des pierres précieuses n'intéressait plus Iratov depuis longtemps. Il y avait des années de cela, une concurrence féroce ainsi que de gros risques l'avaient détourné des « larmes de la terre », comme il appelait les diamants, saphirs et émeraudes. Cela ne l'empêcha pas de s'enquérir auprès de Robert du prix du saphir puis de l'interroger sur la ristourne. Les quinze pour cent proposés par son partenaire lui convenaient, à condition que la pierre, accompagnée de tous les documents afférents, se trouve à Moscou le lendemain.

— Je t'envoie l'argent dans l'heure.

— Tu achètes? s'étonna son associé.

— Oui.

Arséni Andréievitch était tout à fait conscient que ce n'était pas le moment d'acquérir des pierres précieuses, mais ce n'était pas le bénéfice escompté qui avait déterminé son achat. Il accordait juste une faveur à son partenaire, ou plutôt il s'acquittait de sa dette, le rétribuant pour sa sagesse et puis, bien entendu, il destinait ce saphir à Véra, qu'il tenait à remercier pour son abnégation et son amour.

Il passa la journée au téléphone, appelant son bureau d'architectes, son tailleur Lvov, pour l'avertir qu'il passerait

commander un nouveau costume ; il s'enquit auprès du dresseur de la forme de son chouchou, un étalon pur-sang répondant au sobriquet d'Éros... Iratov envisageait encore tout un programme pour ce jour de guérison miraculeuse.

Pendant ce temps, toute de blanc vêtue, la tête couverte d'un foulard blanc, Véra effectuait une petite visite à l'église de la Résurrection, rue Ostojenka, où elle alluma des cierges, donna de l'argent pour les besoins du sanctuaire, commanda les quarante prières du *sorokoust*¹, puis se confessa en laissant couler des larmes de bonheur... Elle était aussi pure que le ciel au-dessus de Jérusalem, si bien que le diacre Ivan Ostiatski, auxiliaire de l'archiprêtre, en vint presque à pleurer avec elle, tant le surprit le rayonnement de cette âme immaculée.

Ostiatski prononça les paroles rituelles et la signa plusieurs fois, avant que Véra ne l'informe de son désir d'enfant, pour l'heure inassouvi.

— L'icône de Matrona² est au monastère Donskoï en ce moment ! Allez lui demander d'intercéder en votre faveur.

— Je vis en concubinage...

— Dans ce cas, je vais célébrer votre mariage.

— Il ne se doute pas que je fréquente l'église.

— Dites-lui simplement ce qu'il en est. S'il vous aime, ne comprendra-t-il pas ? insista le diacre, une main pressée sur le cœur.

Véra n'avait pas la moindre idée de la manière dont réagirait Iratov en apprenant qu'elle allait à l'église et qu'elle était entièrement dévouée à Jésus-Christ, alors qu'Ârséni Andréiévitich considérait le Fils de Dieu comme le plus

1 Succession de quarante prières commémoratives pendant quarante jours après un décès. (N.d.T.)

2 Née Matrona Dimitrievna Nikonova (1881-1952), Matrona a été canonisée par l'église orthodoxe russe et de nombreux Russes en vénèrent les reliques et l'icône. (N.d.T.)

grand humaniste de tous les temps et de tous les peuples, mais certainement pas comme Son Fils.

— Pourquoi le Créateur aurait-il besoin d'un fils, Véra ?

Elle n'avait aucun doute sur la réponse, mais rechangeant aux discussions théologiques au sein de son foyer, elle se contentait de hausser les épaules, feignant de prendre à cœur les paroles d'Iratov. La vérité sort toujours de la bouche d'un mari !

— Et votre époux, il est croyant ? demanda Ostiatski.

— Non, répondit Véra. Mais il sait parfaitement que Dieu existe.

— C'est la base même de la foi !

— Il affirme que connaître Dieu est plus important que de croire en Lui.

— En voilà un homme intéressant ! ricana Ivan le diacre. Arrangez-vous pour me l'amener... Nous ferons bombance. Je pense que l'archiprêtre n'y verra aucune objection.

Véra ne répondit rien à la proposition d'Ostiatski, qu'elle éluda, sachant qu'il était inutile de compter sur un repas en commun, et elle changea de sujet pour revenir à Matrona :

— Je vais suivre votre conseil et aller prier la sainte.

— Sage décision !

Après quatre heures de queue, elle comprit qu'à ce rythme elle serait en retard pour son dîner avec Iratov et s'en affligea. Véra s'apprêtait déjà à s'extraire de la foule pour retrouver la vie séculière lorsqu'un vieillard, cheveux en bataille et nez busqué, l'attrapa par le coude. Très maigre, le visage bourru, il ressemblait à un Grec, avec son manteau noir qui lui descendait jusqu'aux pieds. Il marmonna qu'il avait réservé une place à l'avant, tout près de l'entrée, et l'entraîna à sa suite. Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche qu'elle se retrouvait tout près de l'icône de Matrona ornée de fleurs. Devant elle se tenait une jeune noire aux yeux bleus, d'une beauté extraordinaire.

Comment se fait-il qu'elle soit ici ? songea Véra pendant une seconde.

— Excusez-moi, pardon ! faisait le vieillard en bousculant les fidèles.

Et elle put demander un miracle à Matrona, un petit garçon aux yeux noirs, elle le chuchotait en son for intérieur en collant ses lèvres sur la vitre de protection.

On la conduisit vers la sortie. Portée par le flot des visiteurs, elle chercha des yeux le vieillard au profil grec dans la foule, mais il semblait s'être évaporé avec l'arrivée du crépuscule.

Un ange, songea Véra. *Ou bien le diable.*

Une grosse neige molle se mit à tomber qui, dans la soirée, avait recouvert toute la ville d'une manne d'avant la nouvelle année.

Arséni Andréiévitich Iratov dormait. Aucun cauchemar ne venait troubler sa conscience alanguie, seules des images légères, nées des journées écoulées, surgissaient par moments. Le visage de Véra... Un vrai miracle comme elle était belle, l'autre jour, vêtue de blanc. Ses yeux bleus sous ses cils clairs... Une broche sur laquelle on avait enfilé des morceaux de viande, un verre de vin rouge... En arrière-plan, le sourire de sa mère... Une seule image détonnait dans cette exposition emplie de lumière, du fait de sa brutalité soviétique : la capitaine Alievtina Vorontsova, revêtue de sa tenue d'apparat, la bouche largement ouverte sur un sourire terrifiant. Ce dernier épisode lui était envoyé par une vessie pleine qui tira Arséni Andréiévitich du sommeil, quoique pas complètement. En pilotage automatique, il quitta son lit et, sans ouvrir les yeux pour rester en contact avec son rêve, il se rendit dans sa salle de bains à laquelle l'éclairage nocturne donnait une teinte légèrement verdâtre. Les deux pieds devant la cuvette, il abaissa son pantalon de pyjama et sa main s'aventura vers son bas-ventre. Rien. Elle ne parvenait pas à trouver

l'objet de sa quête, l'appendice que l'organisme utilise en général pour se séparer d'un excès de liquide. Il lui fallut se réveiller afin de restaurer sa coordination. Ouvrant les yeux, il plaqua une main sur le mur, tandis que la seconde partait à la recherche de l'organe le plus important du corps masculin. Aucune trace... Tel un vieil ordinateur qui aurait planté, le cerveau d'Iratov analysait avec difficulté l'information transmise par voie tactile. Il dut se pencher pour activer sa vision. Et à ce moment-là, un cri d'agonie monta de sa conscience, comme si on venait de la perforer à l'aide d'un couteau électrique.

Il n'y avait rien !!! Que dalle !!!

Sous sa boîte crânienne, des projecteurs s'illuminèrent, afin de mobiliser tout son système nerveux. Dégoulinant de sueur tant il était terrifié, Iratov qui s'était extirpé de son pyjama s'approcha d'un immense miroir en pied. Il se prit le talon dans son pantalon et chuta, heurtant douloureusement le carrelage du genou. Pendant qu'il se relevait, il se surprit à espérer que tout ceci n'était rien de plus qu'une hallucination provoquée par un retour de sa maladie, mais, sous la lumière qui se déversait à présent du plafond, Arséni Andréievitch, nu comme un ver, constata sans équivoque que l'organe en question manquait aussi à son reflet, de même que lui faisait défaut le scrotum qui y était rattaché.

Soudain, il se souvint qu'à une époque, l'Amérique avait connu une épidémie de virilités tranchées par des épouses jalouses. Et si c'était...

Le genou ensanglanté, il s'examina dans le miroir, mais ne se découvrit aucune trace de blessure dans la région de l'aine. Une palpation du bas-ventre ne lui révéla rien de plus qu'une surface lisse et régulière, et juste une petite éraflure sous la pulpe de son doigt...

Iratov eut alors l'idée d'utiliser son miroir grossissant monté sur un bras métallique articulé, comme dans les hôtels. Grimant sur une chaise, il approcha le miroir-loupe

de son entrejambe. Sur la surface égale de son épiderme, aussi lisse que si jamais rien n'en avait pointé, on voyait une petite ouverture soignée. Arséni Andréiévitich l'inspecta avec la plus grande attention, comme si cet orifice était une vermoulure cosmique, voire un trou noir qui avait englouti sa nature. Son cerveau refusait de croire à ce que lui transmettaient ses yeux, mais, ainsi que nous le savons déjà, Iratov considérait la foi comme une broutille, persuadé que seule la connaissance détermine l'existence. Apprends, et alors seulement mets-le-toi dans le cœur!

Il descendit de la chaise, s'assit sur la cuvette des WC et pissa à la façon d'une femme.

Cet orifice n'était donc pas un trou noir, mais l'urètre évacuant ses urines. Stupide, il se demanda comment une chose pareille était possible et ne cessait de glisser la main dans son entrejambe pour vérifier que cet événement n'était pas une hallucination, mais bien la réalité. Il resta si longtemps sur la cuvette qu'il vida une seconde fois sa vessie, puis il renfila son pyjama et regagna son lit où il sombra dans l'oubli jusqu'au matin.

La nuit fut glaciale, la neige qui collait aux réverbères s'était figée et une grande partie des ampoules avait grillé.

Naturellement, à la seconde où il s'éveilla, Iratov glissa une main entre ses cuisses, dans l'espoir que cette disparition ait été le simple fruit d'un cauchemar nocturne. Il ne rencontra que le vide. Il fouilla parmi les draps – rien. Cela étant, l'événement lui causait moins d'épouvante que quelques heures plus tôt. Son cerveau se réconfortait tout seul, endormant sa conscience en lui répétant que ce n'était plus primordial chez un homme au-delà de cinquante ans, qu'en cherchant, on trouverait une dimension ironique à cette histoire, voire, avec un peu d'efforts, un aspect tout ce qu'il y avait de comique.

Pourtant, Iratov ne parvint pas à rire de son sort. Dans la salle de bains, il se brossa les dents, se rasa et s'obligea à coiffer ses cheveux. Désormais, sa mèche blanche l'irritait

tout particulièrement, suggérant qu'il était toujours ce bel homme plein de forces, prêt à conquérir une nouvelle centaine de cœurs féminins.

— Ça arrive ! lâcha-t-il. Ou bien non ?

Sans petit-déjeuner, Iratov s'assit devant son ordinateur, espérant trouver une réponse sur la Toile universelle. Mais une heure plus tard, faute d'avoir pu formuler sa demande, il était toujours sans réponse. Inspirés par son cerveau, ses doigts avaient tapé : « Est-il arrivé à votre pénis de disparaître ? » Un vrai galimatias... « Lui est-il arrivé de vous quitter ? » On se serait cru dans le conte de la petite galette ronde... Il parvint à sourire. « Comment vivre sans son sexe ? »

Son téléphone sonna et il décrocha : c'était Véra qui voulait savoir s'il avait petit-déjeuné ou s'ils pouvaient se sustenter ensemble.

— Descends, l'autorisa Arséni Andréiévitich.

Elle prépara une omelette délicieuse aux tomates et champignons, des toasts au fromage, fit passer du café dans le percolateur. Iratov dégusta le tout avec un certain plaisir, sans cesser de réfléchir aux problèmes susceptibles de naître de ce qui venait de se produire. Il n'aimait pas aller au sauna, aucune importance. Jouer au tennis ? Il pouvait toujours se changer dans une cabine VIP et, pour ce qui était de la natation, ses mouvements seraient plus aisés, une fois qu'il aurait glissé dans son maillot quelque accessoire acheté dans un magasin pour adultes. Et il y avait même un avantage à la situation : il pourrait faire du vélo sans redouter de heurter son entre-cuisse au cadre !

Pendant ce temps, Véra racontait quelque chose de gai, gazouillait et souriait, telle une princesse tout droit sortie d'un film romantique. Elle décrivait les gentils bambins de leur cour, qui s'ébrouaient parmi les congères, construisaient une bonne femme de neige, et se demandait avec étonnement comment les mères s'en sortaient auparavant, sans couches, sans compléments et

mélanges imitant le lait maternel. Inconsciemment, Véra parlait des enfants du voisinage pour amener le thème le plus sérieux à ses yeux, couronnement de toute vie de femme – la maternité. Iratov ne lui allouait que ses yeux et sa physionomie, lesquels réagissaient aux inflexions de sa voix. Il haussait les sourcils, souriait ironiquement, plissait les paupières en réponse, avec l'air de qui écoute attentivement, alors que son cerveau soupesait tous les aspects des circonstances nouvelles où il se trouvait et que l'on aurait pu qualifier de remarquables.

Voilà, annonça son cerveau. Le plus important, c'est elle : Véra. Comment se comporter avec elle ? Elle chatonne, tout heureuse, des propos aussi insignifiants que ceux d'un oiseau, sans se douter encore que son corbeau n'en est plus un, mais s'est mué en corneille. En fait, si cette question l'affolait, c'était pour un seul des problèmes qu'elle soulevait, mais le plus important – il était impensable de se contenter d'aimer Véra platoniquement, il fallait aussi gratifier la jeune femme de relations intimes. Cela dit, grâce à son expérience en la matière, Iratov connaissait de nombreux moyens de procurer du plaisir à une femme sans recourir à la méthode de base. Mais c'était une chose d'avoir des options à offrir en plus de l'essentiel, c'en était une tout autre de n'avoir plus que les options, sans le principal...

— Tu sais d'où vient l'expression : « il laisse échapper du sable »¹ ? l'interrompit-il.

— Non, répondit Véra.

— Aux xv^e et xvi^e siècles, les hommes, vieux comme jeunes, portaient des culottes de peau. Bien entendu, sous ce matériau moulant, ça se voyait bien comme il le fallait chez les jeunes, tandis que les vieux, à mesure que leurs organes virils se desséchaient, adjoignaient de petits

1 Expression russe dont l'équivalent français pourrait être : « Il sent le sapin », mais que nous avons traduite littéralement, pour que les explications d'Iratov aient un sens. (N.d.T.)

sachets de sable à leurs noisettes. Et quand l'un de ces sachets se déchirait, il laissait échapper du sable. D'où l'expression.

— Je n'en avais jamais entendu parler, avoua Véra.

Elle se mettait très rarement en colère lorsqu'ils étaient ensemble, mais en cet instant elle éprouva un certain mécontentement en entendant ce récit déplacé, sans aucun rapport avec ce qu'elle disait, ni avec la visée de son monologue. *De toute évidence, il ne veut pas d'autre enfant*, conclut-elle en se mordant la lèvre jusqu'au sang. Elle fut si chagrinée qu'elle en devint presque laide. Invoquant une indisposition, elle lui demanda la permission de remonter chez elle.

— Oui, bien sûr, l'y autorisa Arséni Andréiévitich. Si tu as besoin d'aide...

— Non, non, c'est juste des affaires de femme...

Vers 14 heures, Iratov se rendit chez un médecin de sa connaissance – urologue-gynécologue-gérontologue –, qui officiait dans une clinique andrologique privée et qu'il n'avait presque pas revu depuis leurs années étudiantes. Il était tombé par hasard sur une publicité dans un journal. L'esculape grisonnant au visage de boucher y promettait de résoudre tous les problèmes de santé masculins.

C'était un type étrange que ce médecin. Il avait commencé à s'enrichir dans les années 1980, à l'instar d'Iratov. Alors étudiant en médecine, Sytine, futur urologue, se vantait d'être apparenté au fameux Sytine qui était l'éditeur de tout et de tout le monde. Il s'en distinguait uniquement parce qu'il faisait trafic de lingots de platine arborant les meilleurs poinçons de garantie, volés dans une entreprise d'État. Il trafiquait en grand, risquait le peloton d'exécution, mais ne fut jamais pris par la police soviétique, même à l'occasion d'un contrôle inopiné de ses papiers. Il les avait toujours au grand complet dans sa poche : passeport, carte de membre du Komsomol et carte syndicale. Sytine reçut le sobriquet de « Mage » en raison

des millions qu'il brassait sans les avoir gagnés à la sueur de son front, de son appartenance à une espèce de collègue de médecins urologues, alors que sa route n'avait jamais croisé celle des services secrets, même en état d'ébriété. Pour la simple raison qu'il ne buvait pas. Iratov avait été client régulier de Sytine, à qui il achetait son précieux métal en grandes quantités et, dans le même temps, il avait consulté le Mage pour une chaude-pisse, affection dont presque tout le monde souffrait en Union soviétique.

Sytine n'est sans doute pas moins riche que moi, songea Iratov en attendant d'être reçu. Et pourtant, il continue à travailler comme simple médecin. Peut-être qu'il a tout perdu pendant la crise? Ou bien il protège sa fortune grâce à sa profession? Est-ce qu'il a peur que des racketteurs lui mettent le grappin dessus?

Il n'y eut guère plus de quelques minutes d'attente avant qu'ils se retrouvent. En camarades de jeunesse, ils s'étreignirent.

— Salut, Mage! lança Iratov avec un sourire sincère.

— Bien le bonjour, Yakoute! répliqua, de sa voix de basse, le spéculateur chenu au menton puissant. (Il prit Arséni Andréiévitich par les épaules puis, le tenant à bout de bras, il admit :) Eh ben, dis donc, mon pote, tu es toujours aussi bel homme! Sacrement bien conservé! Un café, ça te dit?

— C'est sans doute une histoire de gènes. Oui, un café, pourquoi pas?

— Marina! Deux cafés! Tu prends de la crème?

— Noir.

— Dont un avec de la crème! cria le parent de l'éditeur Sytine.

Ils s'assirent aux deux extrémités d'un canapé et s'examinèrent mutuellement, en quête de souvenirs de leur jeunesse.

— Bon alors, où tu avais disparu? s'enquit l'urologue.

— Avant Gorbatchev?

— Oui, aux alentours de cette période, se remémora Sytine. À l'époque, à cause de toi, j'ai failli me retrouver en taule, avec mon trafic! Tu m'as laissé cette commande sur les bras. J'ai été sacrément dans la mouise. Mais ce qui est fait est fait...

— Je suis allé en taule, répliqua Iratov.

— Bon sang! Je ne savais pas! (Le médecin alluma une cigarette et réfléchit quelques minutes.) À l'époque, j'ai été furieux contre toi, Yakoute, je pensais que je ne te le pardonnerais jamais, alors qu'en fait... Finalement, je devrais te remercier de ne pas m'avoir trahi. Combien on t'a collé sur le dos?

— On a parlé de me fusiller. (Le souvenir de ce moment était désagréable pour Iratov, qui pâlit en se retrouvant, l'espace d'un instant, ramené en arrière.) Au bout du compte, ça s'est arrangé, je n'ai même pas été en maison centrale.

— Oui-i-i, fit Sytine en étirant la dernière voyelle. C'était le bon temps.

Et il souffla un filet de fumée vers le plafond.

— Comment tu t'es débrouillé pour leur échapper? Pour ne jamais te faire prendre?

— Au contraire, je me suis fait prendre d'entrée de jeu, ricana l'urologue. Mais ensuite, on m'a fait une proposition. (Iratov se crispa.) Non, non, pas de travailler comme agent provocateur. Un type assez intéressant m'a pris sous son aile, il bossait pour Andropov, enfin surtout pour lui-même... Bref, va savoir. Il m'a proposé de continuer mon activité en lui filant quatre-vingt-dix pour cent du bénéf. J'ai dû lui faire gagner dix plaques en échange de sa protection et lui, plus tard, vers la fin des années 1980, il a distribué le pognon aux principaux komsomols. Trois d'entre eux figurent à présent dans les dix premiers de notre *Forbes*. Il faut croire qu'il n'avait pas que moi dans son écurie. Du reste, ce n'est pas une histoire de croyance, c'est une certitude. J'ai investi toutes mes économies dans

des GKO¹, une cupidité qui m'a valu de tout perdre en 1998. Je suis donc revenu à ma profession et, cinq ans plus tard, j'ai fait construire ma clinique avec l'argent que j'avais gagné à la sueur de mon front !

— Quand on a du talent, c'est pour la vie, convint Iratov. Tu es vraiment un mage, si tu as su monter une affaire à l'heure actuelle. Après une chute, il est difficile de se relever.

— Bon, et toi, Yakoute ? demanda Sytine. Tu as réussi à garder quelque chose ?

— Oui, deux-trois petits trucs... Mais dis-moi, c'est vrai que tu es apparenté avec Sytine ou tu racontais ça pour la frime, à l'époque ?

— Nous sommes vraiment de la même famille, confirma l'urologue-gynécologue-andrologue. Éloignée, il est vrai.

Les deux camarades de jeunesse n'avaient plus rien à se dire, ils avaient achevé leur café et quand l'un étira longuement son :

— Oui-i-i-i...

L'autre confirma :

— Oui-i-i-i...

— Dans ce cas, venons-en au fait ! déclara l'urologue en regagnant son bureau. Tu n'es pas venu jusqu'ici pour évoquer le bon vieux temps. Je vois à ton regard que quelque chose te préoccupe. Je suis tout ouïe, tu peux parler sans retenue.

Faute de savoir par où commencer, Iratov se raclait la gorge, embarrassé. Le propriétaire de la clinique attendait tranquillement que son patient se mette en condition en le regardant fixement, comme s'il cherchait à l'hypnotiser.

— À quoi bon parler ? se lança enfin Arséni Andréievitch. Mieux vaut que je te montre.

1 Obligations d'État à court terme, émises en 1993 et dont l'État russe cessa le paiement en 1998, provoquant une crise financière. (N.d.T.)

Il se leva du canapé, déboucla sa ceinture et baissa slip comme pantalon jusqu'aux genoux.

Sans rien dire, le docteur examina cet entrejambe qu'Iratov avait aussi lisse qu'un morceau de carton. Il observa et réfléchit bouche cousue, pendant que le patient, chemise retroussée jusqu'au nombril, lui offrait la possibilité de se rincer l'œil.

On frappa à la porte.

— Idrissof sur la 2! annonça Marina.

— Qu'il attende! aboya Sytine à l'adresse de la porte fermée, avant de murmurer à Iratov : Tu t'apprêtes à changer de sexe ?

— Quoi? s'étonna celui-ci qui ne comprenait pas.

— Dans ce cas, pourquoi procéder en deux fois? raisonnait son vieil ami à voix haute. Un traitement substitutif a été mis en place? Pourquoi on ne t'a pas construit de vagin ?

— Mais non! Non, voyons! s'écria Arséni Andréiévitich pour mettre un terme aux supputations sauvages du médecin. Beurk! De quel changement de sexe tu parles? De quel vagin? Tu débloques ou quoi? Tu perds la tête?!

— Qu'est-ce qui se passe, alors? s'enquit Sytine, perplexe.

Iratov fut contraint de lui narrer l'histoire incroyable de la disparition de son appareil génital. À la différence de son parler quotidien, les mots sortaient rabougris et figés, entrecoupés de pauses tandis qu'il prenait conscience de ce que son récit et son apparence avaient de surréalistes.

— Tu es certain que ce n'est pas le résultat d'une agression?

— Ça s'est produit cette nuit! Et puis, je serais mort d'hémorragie depuis longtemps.

— C'est vrai. Il y a des artères, un écheveau veineux, des vaisseaux... Tu te serais vidé en une heure. Mais qu'est-ce que c'est, alors?

Iratov haussa les épaules :

— C'est toi, le médecin. Quelles sont tes hypothèses ?

S'étant muni d'une loupe, l'urologue s'agenouilla et examina longuement l'endroit problématique, palpant, demandant : « C'est douloureux ? Et là ? » Au terme de vingt minutes d'explorations médicales, Sytine parvint à une seule conclusion :

— Si je ne te connaissais pas, j'aurais dit qu'il s'agit d'un pubis féminin classique avec un vagin et des organes sexuels non développés. Cela arrive quand le fond hormonal...

— Ce n'est pas un pubis féminin ! siffla Iratov de colère. Ta gueule, Sytine, mets la théorie en pratique.

— OK, OK !

Le médecin était à l'évidence déstabilisé par les théories qui pouvaient éclairer la survenue d'un cas aussi croustillant, d'un intérêt crucial pour la recherche médicale. *C'est un prodige*, conclut-il, faute de trouver une explication cohérente à l'événement. *Si Yakoute ne ment pas, évidemment.*

— Et qu'en est-il de ta libido, de ton appétit sexuel ?

— Hier matin, j'ai donné plusieurs fois du plaisir à ma femme.

— Les rumeurs sur ton compte étaient donc fondées, comme quoi tu répondais toujours présent sur le plan sexuel ! Toute la bande t'enviait.

— Ça sert à quoi, de se rappeler ça, maintenant ? s'emporta Iratov. Aujourd'hui que je suis un homme sans bite !

— Oui, c'est vrai, convint Sytine. Et sans couilles ! ajouta-t-il, avant de se reprendre aussitôt : Je ne me moque pas, je ne fais que constater un fait médical. Bon, grimpe sur la table d'examen, s'il te plaît. Inutile de renfiler ton pantalon pour l'instant, tourne-toi vers moi, genoux ramenés au menton... Tu n'éprouves aucune gêne ?

— Plus maintenant, répondit Iratov.

Et pendant toute la procédure de prélèvement de ses sécrétions prostatiques, procédure qui lui valut des sensations répugnantes, il raffermi encore sa conviction de n'avoir perdu ni le premier ni le deuxième échelon dans l'ordre de ses priorités.

Sytine récupéra le suc recherché et transmit les plaques de verre à Marina, son assistante, pour le laboratoire.

— Sous couvert d'anonymat, lui lança-t-il dans un quasi-chuchotement.

Arséni Andréievitch remit enfin ses vêtements à leur place habituelle et s'installa dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda Sytine, histoire d'aller droit au but.

— Ce que je veux ? Dans l'idéal, que tout redevienne normal.

— Je l'avoue, pour moi et – je n'ai pas peur de l'affirmer – pour toute la médecine mondiale, ton cas est unique. Pas la moindre trace d'intervention chirurgicale. Tout a l'air d'avoir été conçu par la nature. Peut-être que tu n'en as jamais eu ? ajouta le médecin en plissant les yeux d'un air sournois. Se pourrait-il que tu nous aies tous mystifiés avec tes soi-disant prouesses sexuelles ? Que tu sois né aussi spécial ?

— Sytine, soupira Iratov, exténué, j'ai des enfants, je ne sais même pas exactement combien. Il y en a encore un qui a surgi récemment, test de paternité en main. Il est adulte, sans doute qu'il veut de l'argent, même s'il prétend qu'il a toujours brûlé de connaître son père. J'ai une femme jeune et belle à mes côtés. Qu'est-ce qu'elle en aurait à foutre d'un gars sans... Bref, tu saisis.

— Et où est-ce qu'il l'aurait pris, son matériel génétique, ton fils ? Peut-être qu'il cherche à te rouler dans la farine ?

— On laisse toujours traîner notre matériel génétique derrière soi. On perd des cheveux chez le coiffeur, des dents chez le dentiste, on recrache un chewing-gum...

— Autrement dit, tu es un prodige médical, trancha Sytine. Un cas décrit nulle part ; même dans les blagues, je n'en ai jamais entendu parler !

— Me voilà bien rassuré...

Marina apporta les premiers résultats, parvenus en urgence. D'un rapide coup d'œil sur la feuille, Sytine en prit connaissance.

— Tout est normal. Globules blancs : zéro, épithéliums peu nombreux, pas de trace d'infection visible. La glande elle-même est en parfait état.

— Tant mieux.

— Ce que je peux te proposer...

— C'est ?

— Tu sais à quel point la médecine a progressé ? Quelles technologies j'ai à ma disposition ? Non, tu n'en as aucune idée ! Bon d'accord, c'est cher...

— De quoi tu parles ? le coupa Iratov qui recommençait à s'énerver. Arrête de tourner autour du pot.

— Une prothèse phallique, autrement dit la panacée pour tous les hommes victimes d'une mutilation au cours d'un accident, autant domestique que militaire. Nous prélevons des tissus dans la partie interne de la cuisse, nous en cultivons des couches dans une boîte spéciale, puis, au cours d'une intervention rapide, nous formons chirurgicalement un nouveau sexe et un nouveau scrotum. Ce dernier contiendra la prothèse d'un testicule, et le deuxième servira de pompe au mécanisme élévateur installé dans l'organe ainsi formé, avec pour mission d'acheminer du liquide. À l'aide de cette pompe, actionnée en pressant le testicule idoine comme la poire d'un tensiomètre, on envoie donc du liquide dans l'organe et une érection se produit. Une érection qui ne se termine jamais, note-le bien ! Tu en es le souverain ! Quand tu en as assez, tu casses le canon et le liquide regagne ses pénates. Esthétiquement, tout ça aura l'air plus vrai que l'original !

Sytine acheva son monologue le visage rougi, tout content de lui, et il attendit la réaction de son interlocuteur. Iratov restait assis à réfléchir. Finalement, éliminer le problème se révélait possible, quoique compliqué. Parvenu à cette conclusion, il recouvra sa confiance habituelle dans le lendemain et le surlendemain.

— Combien ça coûte ? demanda-t-il.

— L'un dans l'autre, ça dépend de la prothèse : il y a le top – l'américaine –, et il y a le bas de gamme – la chinoise.

— Même du temps de l'Union soviétique, je n'achetais pas chinois !

— Un choix judicieux ! L'américaine, opération, laboratoire, honoraires du chirurgien inclus, ceci, cela... entre cinquante et soixante-dix mille. Si ça te fait trop cher, je te recommande tout de même la chinoise.

— Mage, j'ai de quoi me payer l'américaine.

— Tu es un sacré fripon, Yakoute ! s'exclama l'urologue avec un sourire. Donc, tu as de l'oseille à la pelle ! « Oui, deux-trois petits trucs », singea-t-il Iratov. À ce propos, j'ai oublié un point crucial : le plaisir que tu tireras de l'acte sexuel sera celui de tes dix-sept ans. Les terminaisons nerveuses de ta prostate sont normales, donc vas-y, jouis autant que tu en auras envie de la chair féminine !

— Voilà qui est très encourageant.

— En revanche, je dois aussi te dire quelque chose qui n'a rien de réjouissant. Tu n'auras plus d'enfants. Pour le moment, la science n'est pas en mesure de fabriquer un spermatozoïde artificiel. Mais bon, ce n'est pas comme si tu en avais besoin.

— Tout à fait exact.

Au moment de se séparer, les deux camarades de jeunesse s'étreignirent de nouveau et convinrent qu'Iratov prendrait le temps de la réflexion, en parlerait avec sa femme et informerait ensuite Sytine de sa décision.

Ce fut seulement sur le seuil de son cabinet que l'urologue prit conscience du fait qu'hormis le sobriquet de

Yakoute, il ignorait toutes les données personnelles de son patient. Son prénom, son nom... *Drôle de vie*, conclut Sytine en refermant la porte derrière son visiteur. Il renonça à développer plus avant cette pensée philosophique, comprenant toute l'inutilité de ces finasseries. Ça ne servait à rien. Et cette conclusion superficielle suffisait à vous permettre une existence normale dans une société civilisée. Il ne connaissait pas son prénom... Et alors, qu'est-ce que ça changeait ? Sa vie ?

Au même moment, Iratov se disait la même chose à propos de Sytine, comme en écho. *Comment on l'appelle, mon toubib ?* se demanda-t-il en descendant vers la sortie. Cela faisait pourtant trente ans qu'ils se connaissaient... *Mage ? Mais au fond, qu'est-ce que j'en ai à faire ?*

Iratov arriva rue Ostojenka, dans son cabinet d'architecte, qui occupait deux étages d'un ancien hôtel particulier. En maître des lieux, mais démocratique, il parcourut tous les services, serra la main à tous, même aux dessinateurs débutants, s'enquit auprès des chefs de service de l'avancée de leur chantier principal, le projet d'un stade de foot pour la Coupe du monde. Les choses suivaient leur cours, lui apprit-on. On avait dénombré la plupart des nœuds, sur le plan de l'ingénierie comme de l'architecture, et le cabinet était même en avance par rapport à la date de rendu du projet. Un peu plus tôt, à Amsterdam, leur maquette d'un stade en forme de demi-citrouille avait remporté un prestigieux prix d'architecture. Orange, avec des passerelles percées par des fenêtres qui ressemblaient à des yeux d'Halloween, il n'avait pas seulement subjugué les Hollandais – une dizaine de pays prétendaient au rachat de l'idée. La Russie avait gagné, en promettant de sous-traiter la construction.

Après avoir échangé avec ses subordonnés, Iratov passa dans son bureau – vaste, tout en élégance minimaliste, et en même temps très raffiné, histoire de montrer aux clients que son propriétaire s'y entendait en simplicité racée.

Derrière le bureau, il y avait une pièce cachée, avec des sanitaires séparés, où Arséni Andréiévitich prenait du repos, allongé sur un divan arabe brodé d'oiseaux de paradis et doté naturellement d'une frange. Dans cette pièce, il y avait un bar, une machine à café et tout un fatras – esquisses de vieux projets, téléviseur grand écran et, aux murs, les diplômes et récompenses reçus par Iratov pour une vie de succès dans l'architecture mondiale.

Arséni Andréiévitich se rendit aux toilettes où, à nouveau, il urina à la manière d'une femme. Il aurait pu refaire une fixation sur le processus, mais il s'en abstint, désormais apaisé concernant les différences fondamentales – debout ou assis...

Revenu dans son bureau officiel, il se versa un verre de whiskey, puis téléphona à Viktor, son bras droit, afin de s'assurer que la première partie du projet avait bien été envoyée à la Fédération russe de football.

— Bien sûr, Arséni Andréiévitich !

— Tu n'as pas oublié d'en indiquer l'auteur ? demanda-t-il en faisant machinalement tourner à son doigt son élégante chevalière ornée d'un poisson.

— On a suivi toutes vos instructions. On a fait graver un tampon et oblitéré toutes les pages – « Projet d'Arséni et Andreï Iratov ».

— Parfait ! Il y a autre chose ?

— Un type étrange vous attend dans la salle de conférence. Il n'a pas donné son nom.

— En quoi est-il étrange ?

— Il a une petite mallette accrochée à son poignet par des menottes.

— Fais-le venir.

— Tout de suite, Arséni Andréiévitich.

Une minute plus tard, un individu aux allures de soudard se présenta sur le seuil de son bureau. Iratov se rappelait son visage et il savait de qui il s'agissait. *Oh, comme ça tombe mal*, songea-t-il. *Comme ça tombe mal!* En raison des

circonstances tragiques qui frappaient son intimité, Arséni Andréiévititch avait complètement occulté la transaction dont il était convenu la veille avec son ami israélien. S'il avait oublié de transférer l'argent, tout portait à croire en revanche que la mallette du coursier renfermait le fameux saphir. L'homme, un quadragénaire au faciès oriental, jadis officier du Mossad, travaillait depuis de nombreuses années pour l'Israélien et se tenait à présent immobile, sur le tapis de son partenaire russe.

— Je n'ai pas transféré l'argent ! se souvint Iratov. (Le coursier en prit acte d'un petit hochement de son crâne rasé.) Je m'en occupe tout de suite.

Quelques minutes plus tard, grâce à un télévirement, Iratov effectua le transfert d'une somme à six chiffres de son compte sur celui de son ami israélien. Il le notifia d'un signe de tête au coursier, qui sortit aussitôt son portable et passa un appel international. Il prononça quelques mots en hébreu, attendit un peu, puis coupa la communication. D'un seul mouvement, il ouvrit les menottes, avança de quelques pas, posa la mallette sur la table, pivota de façon quasi militaire et sortit.

La pierre du Cachemire était parfaite. À l'aide d'une loupe de bijoutier, éclairé par une lampe puissante, Iratov se délecta de ce chef-d'œuvre de la nature aux couleurs de l'océan Atlantique – taille irréprochable, proportions idéales, merveilleuse nuance de bleu. Un saphir des plus purs, sans la moindre inclusion étrangère.

Arséni Andréiévititch adorait les pierres précieuses depuis sa jeunesse estudiantine. Pour commencer, il y avait vu un investissement, considérant que les bijoux étaient un havre plus paisible et plus solide que les devises ; puis la composante matérielle fut reléguée au second plan, et Iratov en vint à aimer les pierres comme d'authentiques chefs-d'œuvre, nés des entrailles de la terre dans les douleurs des températures extrêmes. Il possédait une collection époustouflante de diamants, saphirs et émeraudes

qu'il conservait dans une banque suisse où il se rendait au moins une fois par mois. Il déverrouillait alors son coffre privé dont il tirait le petit sachet de velours qui renfermait ses trésors. Après quoi, il regagnait son hôtel et, deux heures durant, il tripotait sa « belle eau », tirant des pierres une énergie qui le rajeunissait un peu et lui apportait un surcroît de force et d'assurance. Ensuite, il rapportait sa collection à la banque et rentrait en Russie.

Le saphir d'Israël manquant seulement de peu d'atteindre le niveau de sa collection, Arséni Andréiévitich se réjouissait de l'offrir à sa Véra.

Il composa son numéro de téléphone et s'enquit de sa santé.

— Tout s'est arrangé ! le rassura sa femme.

— Parfait ! Dès que je me libère, j'arrive. Tu n'as pas oublié qu'on va au Bolchoï, ce soir ?

— Non, non.

Ils assistèrent à une mise en scène avant-gardiste d'*Eugène Onéguine*, que les spectateurs conspuèrent dès la vingtième minute parce qu'on utilisait de la véritable marijuana dans la trame du sujet. Assis dans la loge présidentielle, un homme mit un terme à ce spectacle douteux en agitant la main et les spectateurs quittèrent la salle.

— On va chez l'Italianovitch ? suggéra Iratov.

— D'accord.

Un instant plus tard, Arséni Andréiévitich entendit dans son dos le prénom de sa femme prononcé avec un accent anglais.

— Vërwa !

Il se retourna et aperçut au milieu de la foule un type au crâne hérissé d'une brosse blanche et totalement dépourvu de cils et de sourcils. Lui ? Enfin, les curiosités de la nature étaient étonnamment légion, aujourd'hui.

Non loin de leur immeuble se trouvait un petit restaurant italien, dont le propriétaire, un Napolitain d'âge mûr,

avait fait venir enfants et petits-enfants à Moscou, pour qu'ils travaillent dans l'affaire familiale.

Iratov et Véra aimaient cet endroit joyeux, véritable havre de soleil italien dans une Russie sujette aux intempéries. Le maître des lieux, Alessandro Italianovitch, comme l'avaient secrètement baptisé Iratov et Véra, préparait les meilleures pâtes de toute la ville, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours en stock de la poutargue, ces œufs de thon salés et séchés qu'il ne servait qu'à ses clients les plus fidèles. Une sélection de vins toscans remarquables, un confort quasi domestique, le travail harmonieux de cette famille faisaient de ce restaurant l'endroit préféré des connaisseurs de la rue Ostojenka, le Carré d'or de Moscou. Le soir, à la fin du service, le propriétaire s'emparait de sa guitare et, d'une voix de ténor pénétrante en dépit de son manque de puissance, il entonnait de vieilles ballades napolitaines. À la troisième chanson, même les visiteurs occasionnels fredonnaient le répertoire, faisant surtout chorus à la mélancolique « Napoli ».

Ce fut là, à la table la plus confortable, qu'Arséni Andréievitch et Véra passèrent la soirée.

Mon Dieu! s'exasiait Iratov pour la énième fois. *Que cette femme est belle!* Vêtue ce jour-là de gris clair, les cheveux relevés de façon à dévoiler ses oreilles raffinées aux lobes ornés de discrets diamants, embaumant quelque parfum insaisissable et néanmoins exquis, Véra apparaissait à Iratov comme le plus beau joyau de l'univers, et un joyau qui lui appartenait. Impossible, alors, de court-circuiter un certain sentiment de fierté. Dans le même temps, Véra regardait son mari et voyait toujours en lui, après une décennie de vie commune, le plus bel homme de la planète. Les yeux noirs d'Iratov l'émerveillaient par l'abîme de profondeur où elle s'était précipitée un jour pour y disparaître à jamais, ses longs cheveux épais lui tombaient en un rideau noir sur les épaules et brillaient tel le ciel nocturne, ses lèvres sombres et charnues que surplombait un nez fort et sa

mèche blanche, tout cela offrait une combinaison capable de mettre en péril la virginité et la sainteté la plus ferme. Un véritable démon de la tentation !

Arséni Andréiévitich commanda une bouteille de vin rouge léger et un dîner pour sa femme et lui. Tout en sirotant leur Cabernet toscan, ils conversaient paisiblement.

— J'ai envie d'aller à Ischia, reconnut Véra. Tu te rappelles, les quelques jours que nous y avons passés ?

— C'était il y a dix ans ! Cela faisait tout juste deux semaines que nous nous connaissions...

— Tu m'as emmenée là-bas sur un yacht dont la voile était d'un blanc aveuglant. J'ai oublié quel était son nom...

— *Eleonora*, lui rappela Iratov.

— J'ai toujours eu envie de te demander qui était cette Eleonora ?

Arséni Andréiévitich sourit.

— Tu as oublié, je te l'ai raconté. C'est une coutume que de donner aux yachts des prénoms féminins. Cela remonte à loin. Et le nôtre devait celui d'Eleonora à son précédent propriétaire. Voilà toute l'histoire. Peut-être que sa grand-mère s'appelait ainsi.

— Et les ouragans portent tous des noms d'hommes...

— Parce que les hommes détruisent ce qu'ils ont créé de leurs mains. Pour en revenir à Ischia, il n'y a rien à y faire en hiver. Ce n'est rien de plus qu'une île déserte et sinistre.

Il mangea des pâtes aux truffes et elle, des raviolis aux pêches.

Le maître des lieux en personne leur servit le dessert, en y ajoutant deux flûtes de grappa affinée.

Iratov sortit un petit coffret en velours de la poche de sa veste et le déposa devant Véra.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle, avec l'étonnement de qui n'aurait encore jamais reçu le moindre cadeau de sa vie.

Une telle réaction plaisait à Arséni Andréiévitich, elle flattait sa prodigalité et sa générosité.

— Ouvre.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Les yeux de Véra souriaient, tandis que les traits de son visage chéri exprimaient une curiosité indéfectible.

— Ouvre !

— Et si cette boîte contenait un scorpion ? Il plantera son dard en moi et je mourrai.

— Non, non, répondit Iratov, jouant le jeu. Il n'y a pas de scorpion, là-dedans.

— Tu me le promets ?

Iratov hocha la tête.

— Allez ! la pressa-t-il.

Elle obtempéra.

Les hommes ne font de généreux cadeaux qu'aux femmes sachant les recevoir avec générosité. Comme Véra qui, ayant ouvert le coffret et découvert le gros saphir – lequel, en reflétant la lumière d'une bougie, emplît le restaurant de bleu –, fit mine de perdre l'usage de la parole, rougit et détourna le regard de la pierre pour le lever vers son mari, avant de revenir à la pierre. Ses yeux s'emplirent de ravissement et, en même temps, tout dans la physionomie de cette femme montrait au donateur que ce n'était pas la valeur du cadeau qui avait allumé dans son ventre le feu du bonheur, mais l'appréciation dont elle, Véra, était l'objet, et l'amour qu'elle inspirait, sans doute aussi puissant que celui que l'on porte à son âme sœur et à elle seule. D'ailleurs, elle répondit, baissant les yeux :

— Moi aussi, je t'aime.

Il prit la main de sa femme et joua tendrement avec ses doigts.

— Cette pierre est splendide !

— Le splendide va à la splendeur...

Elle attira sa paume à elle et se la plaqua sur le visage

dont ne subsistèrent plus que ses yeux bleus, rivés sur les ténèbres d'encre de ceux d'Iratov.

Après quoi, ils rentrèrent chez eux et Iratov l'informa de ce qui s'était passé, de la perte de ses organes génitaux dans les circonstances les plus étranges.

Au début, Véra prit ce récit pour une blague de mauvais goût. Elle n'aimait pas l'humour en dessous de la ceinture, Iratov le savait et n'y recourait presque jamais. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il avait abusé de la grappa ? Pourtant, tout chez Arséni Andréiévitich lui indiquait qu'il n'y avait nulle place pour la plaisanterie dans son aveu : il s'agissait bien là de l'amère vérité, mais il y avait un espoir que tout rentre dans l'ordre, s'il se faisait opérer.

— Ça suffit ! lui intima Véra avec une brusquerie inattendue. Ça ne me plaît pas, c'est répugnant !

Poussant un lourd soupir, Iratov se rendit dans sa salle de bains, où il passa un peignoir sur son corps nu. Revenu dans le salon, il conserva quelques minutes l'immobilité d'une statue puis, d'un seul mouvement, il ouvrit les pans de son peignoir et garda la pose : grand et en même temps trapu, avec des jambes puissantes, une cage thoracique volumineuse et une peau claire.

Véra resta le regard braqué sur le bas-ventre de son mari, si longtemps qu'on l'eût dite incapable d'assimiler ce qu'elle voyait, puis elle constata :

— Iratov, tu n'as pas de zob !

— Je n'aime pas les gros mots dans la bouche d'une femme, grimaça Arséni Andréiévitich.

— Et moi, je n'aime pas que tu n'en aies pas ! Il a disparu ! conclut-elle en partant d'un petit rire nerveux.

— Et tu crois que ça m'enchanté ? Je t'ai dit qu'on pouvait tout arranger par la chirurgie.

— Oui, mais ce ne sera pas ton... (Elle ravalait sa salive.) Non, ça ne sera pas le tien. Mais enfin, comment cela a-t-il pu se produire ?

— J'aimerais bien connaître la réponse à cette question, fit Iratov en écartant les mains, après quoi il referma le peignoir, dont il noua fermement la ceinture. Seulement, je n'ai pas plus de sexe que de réponse!

— C'est affreux!!!

— Bon, supposons que j'aie été à la guerre et que je me sois retrouvé mutilé?

— Tu n'es pas allé à la guerre! (Sous la puissance du choc qui l'avait frappée, elle était pleine d'une méchanceté qui ne lui ressemblait pas.) Tu l'as perdu... tu l'as perdu dans ton propre lit.

Désormais, Iratov était lui aussi gagné par la colère, si bien qu'il rétorqua sans ménagement :

— Ça ne te plaît pas? Tu n'es pas capable de m'accepter tel que je suis? Eh bien, dégage!

— Tu me largues dans ces circonstances? fit Véra, décontenancée.

— Je comptais sur ton soutien! Je ne suis pas disposé à répondre à tes accusations, alors va-t'en. Et tout de suite!

Sur quoi, il pénétra dans son bureau dont il claqua la porte avec fracas.

En regagnant son étage, Véra se passa les mains sur le visage, comme pour dissiper une illusion, une hallucination. Dans son appartement, la jeune femme but coup sur coup deux verres de vin rouge, puis elle s'effondra dans un fauteuil et resta près d'une heure à trembler, secouée par une crise de nerfs.

C'est un extraterrestre! pensait-elle convulsivement. *Sur Terre, ça n'existe pas, des technologies qui vous castrent en un instant, sans cicatrice ni modification du fond hormonal! Ou alors c'est une histoire de bactéries?*

Un jour, dans une autre vie, alors qu'elle avait une vingtaine d'années dans sa ville natale de Samara, Véra avait travaillé comme aide-médecin au Samu et été confrontée à pas mal de choses au cours de ses deux années d'activité. Elle avait vu une pâtée sanguinolente au niveau de l'aîne

d'un type qu'on avait copieusement mitraillé en plein ventre ; elle avait accompagné un transgenre victime d'une appendicite. Il y avait au moins quelque chose qui s'apparentait à des organes féminins au bas de son abdomen... *Un extraterrestre*, conclut-elle.

Véra se sentit honteuse. S'il s'agissait d'un extraterrestre, pourquoi s'était-elle montrée aussi cruelle ? C'était un homme sans lequel elle ne pouvait pas vivre et mènerait une existence piteuse. De toute façon, le fait qu'Iratov ait perdu son pénis ne pourrait pas changer radicalement leur relation. Véra songea encore qu'elle n'aurait sans doute pas d'enfant d'Iratov. Et que si elle restait pour toujours avec son mari, elle n'aurait jamais d'enfant. Alors elle s'envoya encore un verre de vin, ce qui la plongea dans l'indifférence de l'ivresse.

Ce fut son mari qui monta la voir, conscient que si l'urologue avait été abasourdi par ce qu'il avait découvert, Véra avait de quoi être atterrée. Iratov trouva sa femme endormie dans un fauteuil. L'ayant soulevée dans ses bras avec mille précautions, il la transporta dans sa chambre, où il la dévêtit et la recouvrit d'une couverture. Il partait déjà quand il entendit : « Attends ! » et s'arrêta.

— Approche ! lui intima-t-elle.

Arséni Andréiévitich laissa tomber son peignoir et s'allongea à côté de sa femme. Une seconde plus tard, il sentit les doigts de Véra s'aventurer vers son bas-ventre. Puis les mêmes doigts se ravisèrent et entreprirent de lui caresser le pubis. Iratov s'apaisa, éprouvant le plaisir d'un chat castré, bien au chaud, pendant qu'on le gratouille.

— Je t'aime ! affirma Véra d'une voix éméchée.

— Merci.

Iratov se tourna sur le flanc et embrassa le corps dénudé de sa femme. Il aimait tout particulièrement un sein, celui qui était un peu plus petit, puis ses lèvres charnues se posèrent sur le ventre de Véra, sa langue lui chatouilla

le nombril, et Véra haleta de façon sensuelle et remua les cuisses.

En se reposant après ces caresses à sens unique, Iratov se souvint d'un invalide qu'il avait croisé bien des années plus tôt. Privé de jambes, l'homme se déplaçait sur une planche montée sur des paliers à roulements en lieu et place de roues, et sa bande de camarades étudiants l'avait interpellé pour lui demander : « Eh, mec, comment ça se passe pour toi, à ce niveau ? »

— Y a pas de lézard ! répondit l'invalide. Marié, deux enfants !

— Dingue ! s'étonna Chevtsova, une élève de dernière année, responsable des komsomols à l'École supérieure d'architecture. Et tout fonctionne ?

— Tu sais, fillette, expliqua l'invalide, il n'est pas nécessaire que tout fonctionne. La nature m'a doté de doigts experts, d'un long nez et d'une langue. Tant qu'il me reste ne serait-ce qu'un doigt, je ne suis pas impuissant !

Le cul-de-jatte fut applaudi et on lui offrit deux bouteilles de bière Jigouli qu'il accepta, non sans préciser qu'il ne buvait pas.

— Dans ce cas, rends-les-nous, exigea la compagnie.

— Je vais les apporter à ma femme. Elle adore !

Je ne suis donc pas impuissant, songea Iratov. Et pas davantage infirme.

Véra dormait. Il regagna ses pénates, but un verre de cognac et s'allongea en espérant que celui qui était parti reviendrait tôt ou tard.